

Simon (Éric)
Idolâtrie du vide

Publié :

« « En quoi sommes-nous cultivés? » », *L'Impossible*, 2, mars 1993, p.150-153.

« En quoi sommes nous cultivés ? » Remarques autour de quelques dessins de Éric Simon

Lorsque vous posez une question à une personne cultivée, vous avez de bonnes chances qu'elle ne vous réponde pas. En fait elle répondra à vos interrogations en indiquant qu'il y a déjà des réponses à cela dans la culture, ou en reformulant les réponses toutes faites que nous avons déjà. Alors à quoi bon poser des questions, quand celles-ci seraient d'emblée générées par la culture pour la réactualisation de ses signes ?

Le sentiment général est que la culture est le capital privé de quelques personnes qui travaillent pour nous la faire paraître nécessaire. Pourquoi se donner une culture qui ne nous permet pas d'imaginer la vie autrement, quand – en ce monde – il n'y a plus que l'argent qui, semble-t-il, ferait la différence ?

L'artiste, mais aussi tous les intervenants du milieu de l'art, semblent en tout premier lieu, aux yeux du public, travailler à la permanence de trois acquis : maintenir la place de l'art dans la société; réaffirmer la valeur de notre héritage culturel; et confirmer leur propre statut dans les institutions culturelles (université, journaux et revues, organismes gestionnaires et subventionnaires, etc.) et dans le milieu.

Au monothéisme des personnes cultivées, qui s'exprime dans le Capital et le Journal télévisé, s'oppose le polythéisme profond et inaperçu des incultes : une idolâtrie des vedettes et des marques de commerce, des rituels de consommation, un fétichisme de la marchandise. Mais ne sommes-nous pas tous, cultivés et incultes, prêts à croire à n'importe quoi dès lors que nous n'en retirerons que des gratifications, – comme l'enfant croit au Père Noël, qui apporte les cadeaux, – tant qu'il n'a pas à subir la raillerie des plus grands). Le réel c'est le gratifiant, je crois en ce qui me nourrit.

Lorsque l'artiste est nourrit par les acquis de la société (la place de l'art dans la société, notre héritage culturel, son statut dans les institutions et le milieu, –) et travaille à la permanence de ses acquis personnels, prend-t-il le risque – au cœur de sa démarche – de découvrir, considérant les enjeux actuels de l'art, qu'il ne faut plus peindre, qu'il ne faut plus écrire ? Le silence de Marcel Duchamp a-t-il été surestimé ? Quel est la valeur d'un art qui ne prend pas ce risque?

Pourtant c'est précisément dans l'art que nous pouvons prendre le risque de révéler que notre matérialisme est une métaphysique, que notre société est un système idolâtre, – en créant des images qui semblent à première vue gratuites,

mais dans lesquelles on reconnaît l'idolâtrie, images d'autant plus blasphématoires qu'elles rejouent l'idolâtrie à vide, sans effets de valeur.

Éric Simon n'entreprend pas ici de critiquer la société, de la déclarer absurde. Il propose plutôt des images dans lesquelles on ne manquera pas de reconnaître une absurdité qui engouffre tout. Il semblera, après coup, que ces dessins étaient déterminés par une stratégie : quand il ne s'agit pas de critiquer la société en montrant l'absurdité de celle-ci; quand il s'agirait plutôt de montrer combien profonde et insondable peuvent être l'absurdité, le risible, la vanité, – et de creuser ainsi comme un vide dans lequel les choses ne tarderont pas – de toute façon – à s'engouffrer.

Dans de tels dessins je reconnais l'état fébrile que partagent nombre d'écrivains et d'artistes : nous sommes tout à la fois rongés par le doute dans tout ce que nous faisons, parce que l'institution ne nous reconnaît pas, ne nous donne aucun appui, nous tolère tout au plus parce que nous pouvons être utiles. Et tout à la fois, nous nous refusons à une parole qui serait cautionnée, stabilisée, quasi-vérfiée par le fait que nous en retirons une vie confortable. Comment éviter de se trouver fondé d'être là où nous sommes, à faire ce que nous faisons, parce que nous serions payés pour ce faire ?

Dans cet état d'esprit impossible, pour certain d'entre nous la tension est telle que nous ne pouvons plus parler de quoi que ce soit normalement. Il peut alors être utile – en effet – de dessiner. Le monde devient de plus en plus difficile à vivre pour qui ne possède pas une idée prédéterminée de ce qu'est la vie, – ou qui ne possède pas les moyens de la vérifier? Lorsque nous faisons part aux personnes cultivées de cette impossibilité dans laquelle nous sommes, dans laquelle elles seraient peut-être, elles répondent au plus souvent qu'après tout on ne peut pas être Dieu. Nous en avons conclu que chercher une issue à cette contradiction c'est, – de façon blasphématoire – se prendre pour Dieu.

Toute croyance de l'artiste comme quoi l'art saurait transformer la vie, ou encore que l'art saurait la redécouvrir autre (à nous et aux doctrines), est certainement blasphématoire. Contre l'art conceptualisé, mécanisé, ... – ces dessins évoquent un art paganisé pour qu'il redevienne la forme de notre vie. Lorsque je regarde ces dessins, je les apprécie et tout à la fois je me dis que je ne le devrais pas, sans doute parce qu'ils sont irrévérencieux, surtout parce qu'il me semble que rien en moi me prédisposait à les apprécier.

La culture n'est rien lorsqu'elle s'entretient comme reconnaissance des valeurs, comme idolâtrie des formes, comme vénération des idoles du passé. C'est lorsque la culture se confronte à ce pour quoi elle ne semble pas faite, ce pour quoi elle n'a pas préparé les réponses, – qu'elle fait de nous autre choses que des personnes cultivées.

C'est pourquoi je vois dans ces dessins des portraits de l'artiste comme sauveur dérisoire. Dans l'un d'eux, un personnage qui pourrait être un Christ sans sainteté, semble vomi par une cheminée d'usine, – quand il ne serait plus qu'un rebut dont n'a plus besoin un monde industriel devenu Phénix, – c'est-à-dire quand la société elle-même serait devenue une créature mythique qui, au centre

de la multitude de ses ramparts, se sacrifie et se réincarne elle-même éternellement.

Michaël La Chance